

## Culte Botanique

17 août 2025 - Mme Christel Zogning Meli -

**“Le joug de la transmission: entre légèreté et exigence”**

**Lectures bibliques : 1 Corinthiens 15. 1-4 ; Marc 10.13-16 ; Deutéronome 6. 6-9**



### **Méditation**

***Le joug de la transmission ? Entre légèreté et exigence.***

Est-ce que vous saviez que les résultats de l'enquête du *Pew Research Center* de 2025 confirment un déclin important et continu de la pratique religieuse dans les pays occidentaux depuis les années 1980, en grande partie à cause des différences générationnelles, avec de nombreux jeunes, moins religieux que leurs ainé.e.s, et des adultes qui quittent leur religion d'enfance pour se déclarer « sans religion » ? En Belgique, 25% des personnes entre 16-29 ans s'identifient à une religion chrétienne, contre 65% qui disent n'appartenir à aucune religion. Ici, il n'est question que d'appartenance religieuse, pas de pratiques chrétiennes ou de participation régulière aux cultes !

Ce constat saisissant qui met en évidence la rupture dans la transmission chrétienne soulève plusieurs interrogations concernant cette notion. En voici quelques-unes : Quelles seraient les causes de la baisse de la pratique et de l'expérience chrétiennes ? Qu'est-ce qu'il y a lieu de mettre en place comme initiatives durables d'un point de vue personnel et collectif, en tant que Églises (avec E majuscule) et surtout en tant que structures familiales, lieux par excellence de transmission chrétienne ? Si quelques-uns pensent qu'il nous faut transmettre pour que ce que nous vivons, croyons et pensons ne meure pas avec nous (Régis Debray), d'autres en revanche posent une question essentielle dans nos sociétés actuelles à savoir : « est-ce qu'on doit transmettre ou devons-nous accompagner la naissance de quelque chose d'autre, de quelque chose de neuf ? ».

Avant d'aller plus loin, il nous faut comprendre la signification du terme « transmission ». Alors qu'il écrit aux Corinthiens, l'apôtre Paul relève ceci : « Je vous ai transmis avant toutes choses l'enseignement que j'ai reçu moi-même : le Christ est mort pour nos péchés, comme les Écritures l'avaient annoncé. » 1 Corinthiens 15. 3

Le terme grec qui a été traduit en français par « transmettre » est « paradidómi ». Ce mot est riche de significations selon les contextes bibliques. Il peut signifier « trahir, mettre au monde, jeter, livrer, donner (remettre, abandonner), risquer, mettre en prison, recommander, confier ». Qu'est-ce qui fait à priori la diversité de ces interprétations ? C'est l'intention derrière l'action qui permet de déterminer la portée négative ou positive du terme grec. A titre d'illustration, le même mot grec est utilisé pour signifier la trahison de Judas lorsqu'il donne ou jette Jésus en pâture aux pharisiens (Matthew 10:4). C'est donc l'intention de duplicité et déloyauté qui fait de l'action de « transmettre » une trahison.

Ce qui me fait poser plusieurs questions sur l'intention de la transmission religieuse dans les communautés chrétiennes en général, mais surtout dans le cadre familial :

Transmettons-nous par peur de l'avenir ?

Transmettons-nous pour dire ou pour contredire ?

Transmettons-nous pour léguer ou imposer ?

Transmettons-nous par vocation ou par devoir ?

Transmettons-nous pour donner au sens strict ce qui a été reçu ?

Transmettons-nous pour recevoir après avoir donné soi-même ?

Les intentions de la transmission déterminent souvent la manière avec laquelle on tente de léguer aux jeunes générations. On distingue des stratégies directives, constructives, celles qui sont axées sur l'accompagnement spirituel ou encore des méthodes basées sur la récitation des valeurs et des doctrines, etc.

C'est intéressant de voir que Paul oppose l'action de « transmettre, donner » avec celle de « recevoir » qui a elle aussi plusieurs sens. Elle signifierait : « recevoir près de soi, c'est-à-dire s'associer à quelqu'un dans un acte ou une relation familière ou intime », « prendre auprès de soi en faisant preuve d'une forte initiative personnelle », « saisir », « apprendre ». En faisant ce parallèle, Paul montrent par là même, l'importance de trois éléments. La liste n'est pas exhaustive :

- On ne peut tenter de donner que ce que l'on a, ce que l'on est, ce que l'on a contemplé et appris, ce qui nous habite, ce en quoi on croit. « C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle » (Luc 6:45). En d'autres termes, en risquant un petit raccourci, « c'est de l'abondance de nos expériences, de nos connaissances et de notre foi chrétiennes que la transmission aux générations suivantes est possible ». Cette hypothèse soulève une interrogation : *qu'est-ce qui nous habite spirituellement et que l'on a saisi, appris en faisant preuve d'une forte initiative personnelle, voir communautaire ?*
- En deuxième lieu, pour donner, pour transmettre, il faut avoir été à l'écoute de quelques « maîtres » et « maîtresses » dans le sens grec « de Rabbi, d'enseignant.e », et avoir reçu ou accepté leurs enseignements. Cette hypothèse soulève une interrogation : *qui sont nos maîtres et maîtresses ? Qu'avons-nous reçu et qu'avons-nous décidé de garder après avoir fait passé les instructions au crible de notre propre réflexion ?*
- Le troisième point est observable grâce à l'expression : « avant toutes choses ». L'utilisation de celle-ci par Paul laisserait-il présager qu'il y aurait d'autres « choses », qui ne relèveraient pas directement d'une réception en amont de savoirs et d'enseignements qui furent mis à sa disposition ? Cette formule indiquerait une hiérarchisation ou une priorisation, soulignant que l'enseignement qui lui a été transmis doit être considéré comme fondamental avant d'aborder d'autres aspects ou détails. Ces détails ne sont pas moins essentiels puisqu'ils permettent de compléter la compréhension des enseignements initiaux. Pour le dire autrement, Paul ne transmet pas seulement ce qu'il aurait reçu de ses aîné.e.s ou de ses pairs. Il procède en parallèle à un vrai travail de théorisation et d'appropriation de croyances, d'enseignements et d'éléments symboliques afin de proposer des réflexions théologiques propres à des contextes définis. C'est d'ailleurs ce travail de théorisation et d'appropriation qui a très peu été réalisé par les autres apôtres, qui fait dire à certains spécialistes que Paul est le premier théologien

chrétien, et certainement le plus influent de tous les temps, que l'on soit d'accord ou pas avec ses écrits et sa pensée.

Ainsi, au-delà de donner à la lettre ce qui a été reçu, transmettre n'exclurait pas une appropriation qui permet à l'individu de s'engager pleinement avec les contenus, de les faire sien, et ainsi de les réinterpréter ou de les transformer selon le contexte dans lequel il se trouve. Le terme « transmettre » évoque donc l'idée de faire passer quelque chose d'une personne à une autre, d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre. La transmission maintient le lien entre le passé, le présent et l'avenir. Mais elle n'est pas qu'une affaire d'époques et de temps, elle met aussi en relation les humains dans leurs réalités culturelles, religieuses, intergénérationnelles et sociales.

Saint Thomas d'Aquin a dit dans la *Somme théologique* : « Il est plus beau de transmettre aux autres ce qu'on a contemplé et étudié que de contempler seulement. » En effet, « cette tâche de 'contemplation' [qui désigne la vie spirituelle du croyant et en particulier ses expériences mystiques de contemplation de Dieu] ne peut se désintéresser de l'*aliis tradere*, c'est-à-dire, du transmettre à d'autres. Car l'étude des contemplations n'est pas un but en soi, elle doit servir à la transmission des contenus de la foi. » (Marc Donzé 1995 : 293). « *L'enfant qui ne reçoit pas de conseils de ses parents est toujours conseillé par le monde* » nous dit un proverbe ivoirien. Contempler seulement pour soi revient à retenir, censurer, priver autrui de quelque chose et constitue alors un blocage à la transmission. Cela signifie qu'en gardant quelque chose pour soi, sans la partager ou la faire circuler, peu importe les intentions ; peu importe les raisons qu'elles soient conscientes ou inconscientes ; peu importe les motifs, qu'ils relèvent de la paresse ou de la résignation, nous privons les autres, en l'occurrence les jeunes générations de la richesse de nos expériences, de notre vie mystique, de nos connaissances et de notre foi.

Dans le livre de Marc 10.13-16, nous avons l'exemple de disciples qui empêchent la rencontre entre les enfants et Jésus, qui empêchent Jésus de s'attacher à eux afin que ces derniers bénéficient d'un toucher qui impacterait leurs vies spirituelles et sociales. Le mot grec employé pour désigner les enfants suggère qu'ils auraient « moins de sept ans » (Bailly 2000 : 1439). En rabrouant les enfants (v.13), les disciples reproduisaient les schémas culturels en vigueur à cette époque pour lesquels les tout-petits n'avaient pas de reconnaissance sociale véritable. Ils étaient traités comme « des pauvres », « des 'hors-la-Loi'. [...] et mis au rang des 'exclus', comme les malades, les femmes et les esclaves » (Hervieux 2001 : 439 ; 440). L'hypothèse selon laquelle, à l'époque, les enfants pouvaient être considérés comme « encombrants », et qu'ils étaient silencés pendant les enseignements en raison de gazouillements ou de discours impromptus, est envisageable. C'est ce qui justifierait l'intention derrière l'attitude des disciples qui s'interposent, censurent, heureusement, seulement pendant un court moment, ce que Jésus avait à partager aux enfants.

En réponse à cela, Jésus se met passionnément du côté des enfants ! Il réagit par l'indignation en renversant les stratégies de disqualification, de censure, d'invisibilisation menées inconsciemment par les disciples. Il en profite pour indiquer d'autres bifurcations possibles, en injectant d'autres codes en lien avec la spiritualité des enfants. D'une part, il ordonne aux disciples de laisser les enfants venir à lui et de ne pas les en empêcher, car le royaume de Dieu est pour celles et ceux qui sont comme eux. D'autre part, dans une approche dé-constructive et anticonformiste, Jésus insère à son

époque une pédagogie d'enseignement inversé dans laquelle les enfants deviennent des modèles pour les adultes. Il centralise l'attention de la foule et des disciples sur les enfants, tout comme dans la péricope de Marc 9.36-37 où « ayant pris un petit enfant, il le plaça au milieu des douze, et l'ayant pris dans ses bras, il leur dit : Quiconque recevra l'un de ces petits enfants en mon nom, me reçoit ; et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. » Le verbe grec employé pour signifier « ayant pris » un petit enfant est le même employé par l'apôtre Paul quand il dit avoir lui-même reçu l'enseignement qu'il transmet aux Corinthiens. Il y a dans ce terme une intimité avec l'objet ou la personne que l'on reçoit, car on le prend auprès de soi, en faisant preuve d'une initiative personnelle pour saisir, apprendre et assimiler ce qui ou ce qu'il nous est offert. Ce qui fait naître un questionnement symbolique que l'on peut actualiser dans notre époque : Que faisons-nous en tant que parents, grands-parents, responsables, personnes adultes, pour que les enfants, les adolescents et les jeunes que nous avons « reçu » rencontrent le Christ ? Mieux, quelle passion et quelle persévérance déployons-nous dans cette forme d'accompagnement spirituel ?

La passion du Christ c'est de faire passer les enfants au vu et au su de la foule, de la stature de « pâte à modeler » par les adultes dans la seule logique de transmission et de discipline, à celle de « modèle du croître et du croire pour les adultes » (Gossin 2016 : 75). En effet, certaines caractéristiques propres aux enfants, à savoir la dépendance, la disponibilité, la vulnérabilité et la confiance, mais qui pouvaient parfois leur valoir la condition de faiblesse aux yeux des adultes vont constituer pour Jésus l'exemple à suivre pour toutes personnes souhaitant accueillir le royaume de Dieu et y entrer. Jésus construit de manière symbolique et matérielle un espace de vie dans lequel les enfants ont une place de choix et une « voix » bien que cette dernière soit implicite dans la péricope. Si l'évangéliste Marc ne rapporte pas les propos des personnages, cela n'exclut ni une prise de paroles des enfants, qui est plus, une parole intelligente en retour de celles de Jésus, ni une forme de langage alternatif par l'entremise duquel une communication se crée entre eux. Pour « bénir » ces derniers (v.16b), Jésus va adjoindre aux paroles les éléments d'une communication non verbale, tout aussi porteuse de signification pour des enfants, et en cela il constitue une fois de plus un exemple pour toutes personnes responsables de l'accompagnement spirituel des enfants. Pendant qu'il les prend dans ses bras, qu'il les bénit – dans le sens grec de « parler en bien », « faire l'éloge » - en leur imposant les mains (v.16), il s'offre, il donne de sa personne, de son temps, de son énergie. Il transmet, car il sait que le monde de demain, l'amour de demain, la foi de demain, se trouvent dans ces enfants ! Il sait que l'adolescent, le jeune, l'adulte à venir se construit par l'enfant qui l'écoute et le reconnaît à l'instant. Cela pourrait expliquer pourquoi il se fait don. Et il se connecte à ces enfants par des mots salvateurs, des gestes, le regard, l'écoute, le langage corporel, les expressions du visage qui traduisent ici son affection, son amour et, ce faisant, il leur offre de façon concomitante le don du royaume. Il est possible que les enfants lui rendent la pareille à certains niveaux ! En effet, dans cette rencontre, certains enfants, surtout ceux et celles en âge de parler auraient eu des choses à dire à Jésus, des questions à poser sur ce Dieu dont leurs parents et grands-parents parlaient tant, tout comme ils interpellent aujourd'hui les adultes avec des questions existentielles dans un contexte de modernité liquide.

Est-ce que vous saviez que des études ont montré depuis plusieurs années que la spiritualité fait partie intégrante de l'enfant et se déploie conjointement à sa personnalité ? Dès le bas âge, l'enfant fait alors face à la transcendance, il s'interroge, ressent la nécessité d'exister et dans cette perspective, il essaie de comprendre et de mettre des mots sur cette dimension mystérieuse de la

vie. L'acte de transmettre ne repose pas uniquement sur la personne qui décide de « donner » comme ayant réponses à tout, mais il implique également le récepteur ou la réceptrice. C'est à ce niveau que le bât blesse dans notre société influencée par la modernité liquide.

La modernité liquide fait référence à des sociétés en constant changement. Celles-ci sont fragmentées, constituées de mélanges culturels et souvent tirées entre des idées opposées. Ce mode de vie oblige les individus, notamment les enfants et les jeunes, à s'adapter en permanence à un environnement en évolution. Nous avons déjà entendu des parents dire « Je ne comprends plus mes enfants », lorsque leurs goûts, leurs codes, leurs centres d'intérêt ou leurs comportements semblent complètement différents de ce qui leur a été inculqué. Dans ce monde en changement, marqué par la sécularisation, les phénomènes migratoires, la diversité croissante, les nouvelles technologies, et la montée de l'individualisme, les jeunes sont exposés à plusieurs convictions et modes de vie. Cela remet souvent en question les valeurs traditionnelles et croyances qui semblaient autrefois évidentes. On assiste donc à une crise de la transmission chrétienne.

Si Paul avait dû écrire une « épître aux jeunes européens » dans ce contexte de crise, je suppose sans réduire sa pensée et sa créativité théologiques, qu'il aurait eu le choix entre l'une ou l'autre de ces deux tendances majeures de transmission :

- Une transmission qui se conçoit dans une dimension verticale. Celle-ci procède d'un apprentissage. Les adultes transmettent aux enfants leurs valeurs et normes religieuses, notamment dans le cadre de la famille et l'Église. L'enfant apprend progressivement dans ses interactions à adopter un comportement conforme aux attentes de son entourage. Les catéchismes de Luther et de Calvin constituent des exemples probants. Le point de départ de la compilation des catéchismes a été le souci de transmettre les éléments essentiels de la tradition biblique à tous les chrétiens et particulièrement aux ministres du culte, de génération en génération. Ces catéchismes proposent des questions et des réponses rédigées à apprendre par cœur. Chez Luther, les réponses doivent être apprises et récitées par les enfants le matin au lever, avant le repas, et au coucher sans quoi les enfants ne recevront ni à manger, ni à boire. Bon ! Si nous sommes loin des pratiques punitives de ce genre, dans ce type de transmission normative toujours d'actualité, il est attendu de l'enfant qu'il suive les normes inculquées jusqu'à l'âge adulte sans réflexion critique.
- La deuxième tendance de transmission se conçoit dans une dimension horizontale. Elle vise à faire face à un contexte où le devoir d'adhérer à des vérités reçues d'en haut est désormais moins valorisé surtout à partir de l'adolescence. N'oublions pas que ce qui se passe dans la société a des incidences sur l'Église et sur la famille. « La modernité a inventé un mode d'héritier qui n'est pas le mode traditionnel puisque l'individu se donne le droit d'élire son héritage. [...] L'héritier écrit le testament » (Foucart 2006 : 19). Pour certains jeunes qui valorisent moins le respect des « vérités » imposées d'en haut, l'héritage implique une appropriation et demande à être réinterprété. Ils cherchent leur propre « vérité » religieuse et la définissent. Ce qui rend la transmission plus horizontale, faite de rencontre de pensées, de dialogues, d'échanges, de co-éducation et de négociations entre le passé et le futur, entre les traditions et l'innovation, entre les normes et les possibles nouvelles réflexions sur la spiritualité, la foi et la théologie. Une illustration de ce type de transmission horizontale peut être visible à travers le témoignage Marie, animatrice jeunesse à Lille : « Plus je fais "silence",

- laissant de côté ce que j'ai apporté, ce que je sais, ce que j'ai préparé - faisant confiance à ce que chacun dans l'équipe, même bruyant, même hostile au départ, a à m'apprendre, mieux l'Esprit tissera entre nous une superbe histoire : la leur, la mienne, qui se rencontrent et déroulent leurs chapitres, à la joie de ce que le seigneur veut écrire entre nous. ». Ici, le souhait de transmettre englobe l'imprévu inhérent à l'acte de transmission tout en acceptant son propre effacement. En réalité, ce que l'on transmet n'est jamais exactement ce que l'on désire puisque l'essence de la transmission réside dans son paradoxe : ce qui est transmis dépasse souvent nos intentions initiales, façonné par l'inattendu de la réponse de l'autre et par les aléas du contexte, rendant chaque acte de transmission unique et imprévisible. Il importe dans ce processus de transmission de (re)trouver une parole libre et partagée pour mieux faire mémoire ensemble dans une dynamique de « donner et recevoir réciproque », car il est souvent plus difficile de recevoir que de donner. Entrer dans la logique du recevoir démontre le détachement, cette capacité à donner de la place à la parole de l'autre quelque soit son âge, son expérience ; cette force de lâcher prise quand c'est nécessaire et d'accepter ce que nous ne pouvons pas changer ; cette faculté à agir au lieu de réagir. Le détachement c'est choisir la patience et la paix au lieu de la violence et du jugement face à des résistances théologiques ; c'est voir nos erreurs et nos manques et les partager plutôt que de faire l'étalage d'une pseudo maîtrise de la « vérité » à transmettre. Le détachement nous permet d'être libre dans la transmission, faisant notre part, honorant celle de l'enfant ou du jeune en face de soi et surtout en rendant grâce au Seigneur qui lui à la parfaite maîtrise de tout.

*Transmission verticale ou horizontale ? À quelle école ou approche vous rattacheriez-vous ? Vous êtes les seul.e.s à avoir la réponse.*

6

Peu importe l'approche choisie, elles demandent toutes, outre la joie de partager, des efforts de la part des parents, des grands-parents et de l'Église. Des efforts tels que le temps, la patience, l'amour, la formation, le courage, la capacité à gérer les expériences relationnelles, les chocs intergénérationnels et à construire un cadre sain, propice au dialogue. Si le dialogue ouvre la porte à des confrontations d'idées et à des contestations réciproques des traditions et des codes du fait des chocs générationnels et culturels, il se fait dans un esprit d'écoute et de respect. C'est en tout cas le climat favorable pour transmettre avec joie.

Peu importe l'approche choisie, les parents, les grands-parents sont des modèles de foi pour les enfants et les jeunes dans les familles. Et réciproquement comme nous l'a enseigné Jésus selon l'évangéliste Marc 10.13-16. « *Le cheval de l'enfant est rapide par contre celui du vieux connaît les raccourcis* » nous dit un autre proverbe ivoirien. La beauté du dialogue entre générations permettrait d'articuler la vigueur, l'énergie et les capacités adaptatives des jeunes générations avec la sagesse, la richesse des expériences des aîné.e.s, si tant est que ces derniers veulent réellement contempler Jésus. En encourageant avec passion et patience la participation à des activités chrétiennes et en intégrant la prière, le chant, la lecture de la Bible dans la vie quotidienne, les parents et les grands-parents aident les enfants et les jeunes à ancrer leur foi en un Dieu qu'ils auront l'occasion de découvrir par leurs propres expériences et questionnements. Un travail de transmission qui prend en compte la « voix » des enfants et des jeunes inviterait les aîné.es à entrer dans le « monde » de ceux-ci et à explorer avec eux leurs pensées et expériences sur la foi, plutôt que de simplement leur faire

accepter les enseignements traditionnels. Il permettrait aux enfants et aux jeunes de développer des compétences de réflexion critique, face aux différentes perspectives religieuses et philosophiques à l'œuvre dans le monde super-varié qui est le nôtre.

Peu importe l'approche choisie, il y a une bonne nouvelle. On la retrouve dans la bouche de Jésus selon l'Évangile de Matthieu 11.28-30 : « Prenez sur vous mon joug et laissez-moi vous instruire, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour tout votre être. Le joug que je vous invite à prendre est facile à porter et le fardeau que je vous propose est léger. » Historiquement, « prendre le joug » était une expression courante chez les rabbis qui formulaient des concepts tels que : le « joug du règne », le « joug de la Torah », le « joug du royaume des cieux », ou encore le « joug des préceptes ». Ces expressions étaient associées aux obligations religieuses légalistes que subissaient les croyants et signifiaient alors une totale « obéissance, comme un esclave dans son travail » (Bonnard 2002 : 170).

*Sommes-nous invités à porter le joug de la transmission ?* Comme mentionné dans la Torah où il est écrit : « Les commandements que je te donne aujourd'hui resteront dans ton cœur. Tu les enseigneras à tes enfants. Tu en parleras quand tu seras assis chez toi, quand tu marcheras sur la route, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras. Pour ne pas les oublier, tu les attacheras sur ton bras et sur ton front. Tu les écriras sur les montants de la porte de ta maison et sur les portes de tes villes. » (Deutéronome 6. 6-9)

Il y a certainement un joug de la transmission, mais il est léger, reposant, en Christ ! Ce repos n'est pas passif, mais coactif. Lorsque Jésus dit que le joug qu'il nous invite à porter est léger, que veut-il dire ? Si Jésus utilise la métaphore d'un joug, une image familière dans les sociétés agricoles, c'est parce que le joug faisait référence à une barre de bois placée sur le cou d'une paire d'animaux pour qu'ils puissent tirer des charges lourdes ensemble. En d'autres termes, cet outil agricole symbolise le fait que deux personnes s'unissent pour travailler ensemble comme une seule personne. Le joug rattache dans cette perspective deux sujets agissants qui marchent au même rythme : Jésus et l'humain, lesquels tirent désormais les fardeaux liés aux défis de toutes sortes, et en portent plus facilement le poids ensemble.

La mission de transmission est exigeante. Le chemin est long, rempli d'aventures, de rencontres, de discussions, de rejets peut-être, de fuites, d'abandons éventuels. Toutefois, en se présentant à nous comme « doux et humble de cœur », Jésus montre qu'à l'opposé des rabbis, son aide dans cette tâche de transmission est garantie et sa présence à côté de nous est jonchée d'amour, de douceur et d'accompagnement bienveillant.

En définitive, la transmission est un acte d'humilité et d'ouverture face à l'inattendu. Elle ne se limite pas à ce que nous désirons transmettre, mais s'enrichit de l'imprévu et de la richesse des réponses que les enfants et les jeunes apporteraient.

Soyez fiers de votre rôle de transmettrices et de transmetteurs de l'Évangile !

Embrassons cette vocation avec confiance dans le repos qu'apporte le Christ.

Si le contenu de cette méditation est plus facile à dire qu'à faire, nous sommes cependant d'accord, espérons-le en tout cas, sur l'importance de s'en rappeler, d'en reparler. Les questions, parfois laissées volontairement sans réponses directives sont des portes ouvertes à vos propres intentions, idées

théologiques, propositions pédagogiques, qui, si je ne m'abuse, ont tout autant de poids que la seule facette de la réflexion qui vous a été proposée.

Nous sommes ensemble.